

25

Madame Ernest FUCHS

née Cécile STEINHEIL

1848-1937



*Madame Ernest Fuchs  
de Rothau*

~~Bibliothèque Alsatique et Généalogique  
André GANTER 68790 Morschwiller le Bas  
Num. entrée : 1898 date : 17-02-1990~~

~~B I O G R A P H I E~~

~~\*\*\*\*\*~~

~~3205~~

6

Centre Départemental de Recherche  
sur l'Histoire des Familles

N° 2 1 5 9  
(A8)



Bowman Bell

A-1858

---

17-08-1850



Madame Ernest FUCHS

née Cécile STEINHEIL

1848-1937



## Madame Cécile FUCHS

naquit à Rothau, le 9 janvier 1848. Elle était la fille aînée de Gustave Steinheil, dont la haute personnalité est encore présente dans bien des mémoires. Chef d'industrie, homme politique, orateur, écrivain, philanthrope, il était avant tout un chrétien vigilant et militant. Son activité, sa jeunesse de cœur et d'esprit firent, jusqu'à un âge avancé, l'admiration de tous.

Il était en relation avec tous les grands noms du Protestantisme français et étranger et sa maison était toujours largement ouverte à tous ceux qu'attirait chez lui son extraordinaire dynamisme. Associé à son beau-frère, Christophe Dieterlen, qui lui aussi était une sorte d'apôtre, ils avaient fait de Rothau un véritable foyer du Protestantisme.

C'est donc dans un milieu profondément chrétien et humain que s'écoula la jeunesse de Cécile Steinheil... mais ce milieu était loin d'être austère. Rien n'était plus joyeux que ce groupe d'enfants qui vivaient côte à côte. Il y eut 8 enfants Steinheil, 12 Dieterlen auxquels s'ajoutait, pendant les vacances, un grand nombre de cousins venus de Strasbourg : les Bœgner, Engelbach, Krafft...

Les 5 familles habitaient la même propriété :

l'Enclos. Le regretté Hermann Dieterlen a consacré à l'Enclos un livre de souvenirs où il évoque avec émotion les années de son enfance et de son adolescence, vécues au milieu de cette bande de cousins et cousines qui dépensaient leur ardeur juvénile en jeux, promenades en forêt, séances musicales et littéraires sous l'œil bienveillant de leurs parents qui ne dédaignaient pas de s'associer à leurs jeux et à leurs promenades.

Cécile Steinheil était une des aînées de la bande, elle incarnait en elle ce qu'on a pu appeler l'esprit de l'Enclos; aussi bien n'a-t-elle jamais quitté cet Enclos qui l'avait vu naître. Mariée, en 1867, à Ernest Fuchs, qui devenait à côté de son père et de son cousin Alfred Dieterlen un des chefs de cette industrie de tissus de coton qui occupait un grand nombre d'ouvriers de la vallée de la Bruche, elle sut maintenir les actes de bienveillance et de charité à l'égard de la population ouvrière, qui étaient de tradition dans sa famille.

La guerre de 1870 la trouva mère de 2 enfants, un garçon et une fille, auxquels s'ajoutèrent, dans les années qui suivirent, deux autres enfants. Mais, en 1883, un grand chagrin s'abattit sur elle... sa fille mourut, âgée de 13 ans. Puis il fallut se séparer de ses fils qui, pour ne pas être inscrits sur les listes militaires allemandes, durent venir habiter Paris, mais le contact entre ses fils et elle resta très étroit, et chaque année elle venait passer quelques semaines auprès d'eux.

En 1913, Ernest Fuchs mourut; alors commença pour elle une vie de recluse et d'autant plus solitaire que la surdité qui la menaçait depuis plusieurs années devint progressivement totale.

Pendant quelque temps, elle put se servir d'appareils acoustiques, puis ceux-ci se révélèrent impuissants et un jour vint où tout appareil devint inutile.

Mais cette infirmité ne lui arracha jamais aucune plainte, elle garda toujours cette sérénité, cette gaieté qui était le fond de sa nature.

Loin de se replier sur elle-même, elle continua à s'intéresser à tout ce qui touchait à sa famille et à ses amis. Ses nombreux neveux et nièces ne manquaient pas d'aller la voir quand ils passaient par Rothau. Elle les accueillait toujours avec une grâce souriante et leur montrait qu'elle participait de cœur à tous les événements heureux ou tristes qui les touchait.

La guerre de 1914-1918 fut pour elle une période particulièrement pénible, mais auparavant elle avait eu la joie de voir ses fils se marier et elle était plusieurs fois grand'mère, à son grand contentement.

Dès 1914, ses fils furent mobilisés et rares furent les nouvelles qu'elle reçut d'eux pendant quatre années.

Au début d'août 1914, Rothau fut le centre d'une bataille entre les troupes allemandes qui se retiraient et l'armée française qui avançait. Des



obus tombèrent dans son jardin et elle dut passer plusieurs jours dans sa cave... puis les troupes françaises devant se replier, les allemands revinrent et alors pendant quatre années sa maison fut occupée par des Etat-Majors ennemis. Mais elle avait foi dans la victoire française et jamais elle ne perdit courage malgré toutes les privations et même lorsque les occupants de sa maison célébraient bruyamment des victoires plus ou moins réelles et ne cessaient de répandre des nouvelles fallacieuses sur la désorganisation de la France et sur sa défaite totale prochaine.

Enfin l'armistice arriva. Ses trois fils étaient vivants, la France était victorieuse, ses prières constantes étaient exaucées. En 1919, l'Enclos retrouva sa vie d'autrefois car toute la famille dispersée tint à venir célébrer le retour de l'Alsace à la France. Puis ce fut peu à peu la solitude. En 1919 et 1926, elle perdit ses deux sœurs qui habitaient non loin d'elle, puis l'Enclos se vida progressivement, et enfin vint le moment où elle y resta seule de cette grande famille qui l'avait peuplé autrefois.

Malgré sa solitude, elle resta la même, lisant beaucoup, surtout des œuvres religieuses, correspondant sans cesse avec frères, cousins, neveux et s'occupant inlassablement à confectionner pour les très jeunes enfants de très jolies brassières qui faisaient l'admiration de tous par la finesse du travail. Elle en fit des milliers qu'elle distribua

généreusement aux parents et amis, ainsi qu'à de nombreuses œuvres de charité.

Peu de jours avant sa mort, elle travaillait encore et finissait un petit vêtement d'enfant qui au point de vue de la perfection ne le cédait en rien à tous ceux qu'elle avait fait pendant sa longue vie.

Elle mourut le 3 avril 1937.

Elle s'endormit doucement, sans une plainte; sa fin fut ce qu'avait été toute sa vie.

## ALLOCUTION

prononcée à la maison mortuaire  
le mercredi 7 avril 1937,  
par le pasteur E. DUFFAU

FRÈRES ET SŒURS EN J.-C.

A l'heure où, selon toute vraisemblance, je franchis pour la dernière fois le seuil de cette maison, vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous dire en quelques mots très simples et très brefs, les bien-faisantes impressions que je conserve de celle que vous pleurez et qui était, pour moi son pasteur, la très aimée et vénérée doyenne de l'église.

Ce n'est pas sans une émotion profonde, je l'avoue, que je parle aujourd'hui devant son cercueil. Comment, en effet, dans ce salon voisin de celui où généralement elle me recevait, pourrais-je me défendre d'évoquer sa figure sereine et de la revoir, assise en son fauteuil familial, au coin de la fenêtre donnant sur « l'Enclos », et d'où — en s'excusant d'avoir quelque peine à en sortir — elle m'accueillait toujours avec un bon sourire, une parole aimable, des mots qui soulignaient sa vive sympathie ?

Son accueil n'était pas, comme tant d'autres,

banal et froid ; vous le savez. C'était, au contraire, le chaud accueil d'un cœur chrétien que la moindre marque d'intérêt ne laisse pas insensible.

A peine étais-je introduit auprès d'elle qu'elle savait trouver les paroles qui touchent. Et quand je la quittais elle avait un tel don de m'exprimer sa gratitude que je me retirais, souvent, presque confus de lui avoir laissé croire que je la méritais.

Malgré ses 89 ans révolus, quelle verte vieillesse que la sienne ! Quelle lucidité d'esprit ! Quelle vivacité d'intelligence ! Forcée par son infirmité de se replier sur elle-même, il semblait qu'elle cherchât à se mêler d'autant plus près à tout ce qui concerne les hommes et les choses.

Sa vie profonde se nourrissait de lectures pieuses et elle allait la retremper en des méditations fréquentes sur les ouvrages religieux, par dessus tout sur la Bible.

Je la revois par la pensée près de son bureau chargé de livres, de revues..., entourée de ses portraits aimés. Dès que j'avais pris place devant elle, elle me tendait sa tablette à papier effaçable, et la conversation écrite commençait : événements de l'heure ; livres récemment parus ou lus ; articles remarquables ; le passé lointain ou proche ; « l'Enclos » jadis vivant et gai et tout peuplé d'enfants ; l'église de Rothau où depuis longtemps elle ne pouvait se rendre, mais à la vie de laquelle elle portait un intérêt qui ne se lassait pas ; *les siens*, surtout, dont son cœur était plein et dans l'inti-

mité desquels elle vivait sans cesse quoique séparée d'eux..., tels étaient les thèmes ordinaires de nos propos. Ainsi s'écoulaient nos minutes, toujours agréables et vivantes.

Inutile de dire, n'est-ce pas, que ce qui, pour le pasteur, faisait le charme spécial et la saveur particulière de tels entretiens, c'était l'atmosphère de piété dont ils étaient comme enveloppés.

Retirée à demi du monde du fait de sa surdité, votre vénérée mère et parente vivait, en effet, de Dieu et pour Dieu. Son âme en était comme imprégnée, et chaque fois qu'elle en parlait et qu'elle me disait ce qu'elle voudrait pouvoir faire pour Lui avant de quitter ce monde, on aurait cru que quelque chose d'En-Haut émanait d'elle. Aussi, pauvre pasteur venu, pensais-je, pour apporter quelque aliment spirituel à ma paroissienne, c'était moi qui, chaque fois, sortais d'après d'elle fortifié, enrichi par le rayonnement de sa foi et de sa vie intérieure.

Voilà, frères et sœurs en Christ, un peu de ce que j'avais à cœur de vous dire, devant ce cercueil où repose la dépouille mortelle de celle que vous aimiez et que nous aimions nous aussi pour sa bonté, sa charité et sa grande ferveur chrétienne.

Avant que nous allions l'accompagner au lieu de son repos éternel, daignez accueillir, malgré ce qu'il a de bref et d'imparfait, cet humble témoignage de reconnaissance. C'est un pieux hommage que mon devoir de pasteur m'imposait de

rendre à sa mémoire. Puisse-t-il vous prouver en  
quelle estime et quelle respectueuse affection  
tenaient M<sup>me</sup> Fuchs tous ceux qui ont eu le pri-  
vilège de l'approcher et de la connaître.

## ALLOCUTION

de M. le pasteur André BOEGNER,  
dans l'Église de Rothau.

« La foi est une ferme assurance des choses qu'on espère et une démonstration de celles qu'on ne voit pas. Pour l'avoir possédée, les anciens ont obtenu un témoignage favorable... C'est dans la foi qu'ils sont tous morts, sans avoir obtenu les choses promises ; mais ils les ont vues et saluées de loin, reconnaissant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Ceux qui parlent ainsi montrent qu'ils cherchent une patrie... une meilleure, c'est-à-dire une céleste...

« Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, ayant les regards sur Jésus, qui conduit les croyants et les entraîne au but » (Ep. aux Hébreux, ch. 11 et 12).

\*  
\*\*

Il m'a semblé que ces paroles pouvaient être lues à cette heure, car elles nous rappellent ce qu'il y a de meilleur dans la vie de celle dont nous nous séparons et ce que nous devons garder pour nous-mêmes de sa vie. Vous avez pensé que la grande

affection que votre mère m'a témoignée jusqu'au soir de sa longue vie, m'autorisait à vous adresser quelques paroles, comme parent et comme pasteur. Je le fais de grand cœur, mais j'aurais préféré m'associer fraternellement dans le silence à vos souvenirs et aux sentiments que tant d'amis sont venus partager.

\*  
\*\*

La vie de M<sup>me</sup> Ernest Fuchs, qui était née à Rothau, le 9 janvier 1848, s'est étendue sur près de quatre-vingt-dix années. Que d'événements politiques, sociaux, familiaux dans une si longue période de vie ! Lorsque la guerre de 1870 a commencé, sous le second Empire, Cécile Fuchs était dans tout l'éclat de sa jeunesse, elle était mariée depuis trois ans, elle avait deux petits enfants... Et lorsque la guerre de 1914 s'est abattue sur l'Europe, après quarante-quatre ans d'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, elle était veuve, âgée, solitaire à son foyer, mais entourée de près ou de loin par l'affection de ses fils, de ses belles-filles, de ses petits-enfants.

La paix revenue, l'Alsace réunie de nouveau à la France, nous l'avons retrouvée ici, dans ce Rothau qu'elle aimait plus que quiconque et dont elle ne s'éloignait pas volontiers, fidèle témoin des jours d'autrefois, d'un passé qui nous était cher, et de l'avoir gardée si longtemps, elle que nous aimions pour elle-même et aussi pour tous ceux



qu'elle nous rappelait et dont elle parlait volontiers, est pour nous un sujet de reconnaissance envers Dieu.

Mes souvenirs d'enfance et de jeunesse me ramènent dans cette maison de l'Enclos, qui était alors la maison des Fuchs, où, pendant nos vacances d'été, nous aimions venir, parce qu'on y était toujours accueilli par elle avec cette compréhension de la jeunesse et cette jeunesse de cœur qu'elle a toujours gardée. C'étaient de beaux étés que ceux où les parents dispersés à travers la France rejoignaient ici les parents restés en Alsace, où l'on avait la joie de se revoir, de resserrer les liens qui nous unissaient, de parcourir ensemble les forêts des Vosges... et le soir de se grouper, parfois en très grand nombre, à l'heure du culte, autour de celui qui était le chef de cette grande famille de l'Enclos, le patriarche aimé et respecté, Gustave Steinheil.

Combien en reste-t-il de ceux et de celles qui aux alentours de 1900, au début de ce siècle, remplissaient en été la maison des Fuchs, des Steinheil, des Dieterlen et des Engelbach ? J'ai vu s'en aller « par le chemin de toute la terre », deux générations, dont les survivants ne sont plus ici-bas que quelques-uns, et c'est bien ici que nous pouvons dire aujourd'hui : « Nous sommes environnés d'une grande nuée de témoin ». Nous sommes maintenant parmi les aînés, les doyens de nos familles. Mais nos familles sont disper-

sées. Elles n'ont plus le contact, les liens que nos aînés et nous-mêmes avions autrefois à Rothau. Ce cercueil ne nous parle pas seulement de la fin d'une vie. Il nous dit aussi que toute une période s'achève définitivement, il met fin à tout ce qu'a représenté, pendant longtemps, pour beaucoup de parents et d'amis, un mot, un seul mot : l'Enclos.

Grâces soient rendues à Dieu pour toutes les choses belles qui pendant tant d'années ont été encloses dans ces quelques maisons et dans ce beau jardin ! Et que dans son amour et sa miséricorde il pardonne tout ce qui, dans la longue étape qui s'achève, a été obscurci par nos faiblesses et notre égoïsme, n'a pas été inspiré par son Esprit !

\*  
\* \*

Dans toute vie qui s'achève et qui a été marquée par le souci de la vérité et la fidélité au devoir, il y a un enseignement à recueillir, un message de Dieu dont la puissance s'accomplit toujours dans la faiblesse. Depuis que mon ministère pastoral, à Strasbourg, m'a permis d'aller à Rothau plus souvent qu'autrefois, j'ai mieux éprouvé ce qu'il y avait dans le cœur de M<sup>me</sup> Fuchs, ce qui donnait à sa personnalité un charme tout particulier et un rayonnement qu'on ne pouvait oublier. Elle avait une âme vivante. Elle vivait par la foi et elle marchait par la foi dans ses joies et dans ses épreuves. Cette foi, qui se manifestait dans les devoirs de la vie quotidienne,

l'avait orientée vers une constante méditation des choses invisibles. A travers toute sa vie, « elle tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible ». Sa foi, qui se renouvelait et se fortifiait dans une communion personnelle avec le Christ vivant, qui se nourrissait de la lecture de la Bible et de tous les ouvrages qui pouvaient l'éclairer et l'approfondir, était vraiment « une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas ». C'est sa vie intérieure, cette confiance lumineuse d'un cœur tourné vers le Seigneur, qui nous permet de répéter ici en toute vérité ce que l'auteur de l'épître aux Hébreux dit des croyants de l'ancienne Alliance : « Ils sont morts dans la foi sans avoir obtenu les choses promises, mais ils les ont vues et saluées de loin... »

A cette vie de l'âme, M<sup>me</sup> Fuchs a été préparée et conduite par le milieu où elle a été élevée, par la forte piété de son père et de sa mère, par les expériences de sa propre vie, par les épreuves qu'elle a traversées. Elle est de celles qui n'ont pas souffert en vain et ont eu, en Dieu, leur part de consolation. Si grandes aient été les affections qui l'ont entourée et lui étaient si précieuses, elle vivait souvent pendant ces dernières années dans la solitude et sa surdité croissante — qu'elle supportait sans se plaindre, avec une patience et une sérénité touchantes — la séparait plus encore du monde extérieur, de ceux qui

vivaient autour d'elle. Elle aurait pu nous paraître abattue, découragée, fatiguée de la vie. Il n'en était rien. Elle aimait la vie présente, elle était heureuse de vivre, elle restait jeune de cœur dans sa vieillesse. Mais plus elle avançait, plus ses pensées se portaient vers l'au-delà, plus étaient forts et inspirateurs les liens qui l'attachaient aux réalités éternelles, aux invisibles qu'elle avait aimés sur la terre et qu'elle aimait toujours, dont la mystérieuse présence semblait lui tenir compagnie aux heures de solitude.

Elle donnait ainsi l'impression, non d'une vie qui décline et diminue, mais d'une vie qui s'élève et se sanctifie... Sa vie a été par là même pour plusieurs, un témoignage rendu à son Dieu et à son Sauveur. Je dis cela simplement — en n'oubliant pas que beaucoup parmi vous ne l'ont pas connue — parce que c'était la vérité, une vérité qui peut nous aider nous-mêmes à vivre; je dis cela, non pour la louer au moment de sa mort, elle ne l'aurait pas voulu, mais pour louer Dieu qui a mis son Esprit, sa lumière, sa vie dans son cœur.

Elle a eu, comme tous ceux dont l'être intérieur se renouvelle de jour en jour, une belle vieillesse, et il lui a été fait la grâce d'une fin paisible. Elle l'a dû à la confiance en Dieu qu'elle a gardée jusqu'au bout et aussi — ce que beaucoup n'ont pas à cet âge — à tout ce qui a été fait pour lui épargner bien des soucis et l'entourer des soins les

plus attentifs. L'incomparable tendresse filiale qui l'a entourée depuis des années jour après jour, a été pour son cœur une grande douceur et une grande lumière et les soins si dévoués de celles qui ont veillé sur elle à son foyer, continuant la tradition de ces deux fidèles servantes que nous n'oublions pas ici, Babette Knecht et Sophie Baneau, ont beaucoup contribué à son bonheur et à sa paix. Le chrétien croit que Dieu est avec lui, qu'il le conduit et qu'il le garde. « L'Éternel est mon berger... ». Mais il sait que Dieu se sert aussi de ceux qui l'entourent et qui l'aiment pour l'aider dans sa vie, le soutenir, jusqu'à ce que vienne l'heure où il lui faut « passer de ce monde au Père ». Combien la tristesse de cette séparation est adoucie par la pensée que tout a été fait pour celle qui s'en va et qu'elle a été entourée de fidélité et d'amour jusqu'à sa dernière heure !

Une telle communion avec l'invisible, éclaire la vie et transfigure la mort. Elle nous parle à tous des choses que son âme croyante « a vues et saluées de loin », de la patrie, cherchée, attendue... la patrie meilleure, la patrie céleste.

Ah ! pourquoi l'amitié gémirait-elle encore  
Sur ceux qui, dans l'exil comme nous dispersés,  
D'un jour consolateur ont vu briller l'aurore,  
Et que vers Canaan Dieu lui-même a poussés ?  
Affranchis avant nous du mal qui nous dévore,  
Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés.

Qu'ajouter à cela pour vous, pour les siens, ses amis et vos amis ? S'il y a dans cette séparation et dans nos souvenirs une grande mélancolie, il y a aussi pour nous, si nous le voulons, si nous ouvrons notre cœur à Dieu, son Père et notre Père, une grande consolation et une vivante espérance.

Au milieu de tout ce qui passe, de tout ce passé qui s'achève, tout nous dit aujourd'hui que trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité. Notre tristesse n'est pas sans consolation. Nous devons nous efforcer de porter les fardeaux les uns des autres, mais Celui qui nous console dans nos afflictions, c'est Dieu, qui nous console « afin que nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans quelque affliction ».

C'est pour vous, c'est pour tous ceux qui sont venus s'associer à votre deuil, que j'ai recueilli l'exhortation qui s'adresse aux croyants d'aujourd'hui comme aux croyants d'autrefois : « puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins... courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, ayant les regards sur Jésus... » ; voilà l'appel que Dieu nous adresse à cette heure, voilà l'appel qui vient à nous de cette vie et c'est, j'en suis sûr, celui qu'elle aurait aimé que je vous fasse entendre. Il ne servirait à rien d'évoquer les plus beaux souvenirs que nous laissent ceux que nous avons aimés, s'ils ne nous faisaient pas comprendre ce

que doit être notre vie. Il serait vain de penser avec reconnaissance à une vie « cachée avec Christ en Dieu », si nous ne comprenions pas que Dieu nous appelle tous, étrangers et voyageurs sur la terre, à vivre en Lui et pour Lui, afin de pouvoir dire, avec Jésus-Christ, en face de la mort : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ».

C'est Dieu qui nous adresse cet appel, par sa Parole, source de vie, en Jésus-Christ, notre espérance et par la vie de ses serviteurs et de ses servantes, car « la vie d'un homme de Dieu est aussi une parole de Dieu ». Cette parole de Dieu, cet appel de Dieu auront leur écho dans notre cœur. Celle qui est entrée dans la paix est et restera un lien indestructible entre Dieu et nous, et parce que vous voulez, parce que nous voulons avec vous être, nous aussi, fidèles jusqu'à la mort, c'est bien de notre âme que montera vers Dieu la prière du cantique :

Mon Dieu, plus près de Toi,

Plus près de Toi !

C'est le mot de ma foi :

Plus près de Toi !

Dans le jour où l'épreuve

Déborde comme un fleuve,

Garde-moi près de Toi,

Plus près de Toi !

Amen.